

Monette, Madeleine. *Ciel à outrances*. Montréal, L'Hexagone, 2013.
112 pg. ISBN 978-2896480296.

Reviewed by
Emir Delic

Université Sainte-Anne, Nouvelle Écosse

Dans le corpus volumineux des textes abordant les événements tragiques du 11 septembre 2001, la poésie occupe une place privilégiée. En effet, c'est aux poètes, souvent amateurs et anonymes, que l'on doit les premiers écrits sur le sujet. Si ceux-là cherchaient avant tout à rendre compte de leurs expériences personnelles du cataclysme tout en les inscrivant dans un contexte social ou politique plus large – songeons, par exemple, à l'anthologie réalisée par les soins d'Allen Cohen et Clive Matson, *An Eye for an Eye Makes the Whole World Blind: Poets on 9/11* (2002) –, il faudra attendre quelque temps pour voir naître des œuvres littéraires qui, en dépassant la chronique, parviennent à séparer la tragédie d'avec ses figurations et à interroger les possibilités et les impossibilités de sa représentativité. Ces textes, parmi lesquels on compte la poésie de Bob Hicok ("Full Flight", 2004), le théâtre de David Hare (*Stuff Happens*, 2004), la prose de Frédéric Beigbeder (*Windows on the World*, 2003), ou encore la bande dessinée d'Art Spiegelman (*In the Shadow of No Towers*, 2004), auscultent la tension difficile et constante entre les significations et les appropriations du 11 septembre dans la formation des imaginaires individuels et collectifs au sein des États-Unis et au-delà. Tel est le défi que s'est lancé également Madeleine Monette dans son premier recueil de poésie, intitulé *Ciel à outrances*.

Bien que cette parution inaugure une nouvelle forme dans sa palette scripturaire, Madeleine Monette n'est pas une inconnue du monde littéraire. De fait, son œuvre primée prend son essor dès la publication, en 1980, de son roman *Le double suspect* (Prix Robert-Cliche). Au cours des prochaines décennies, tout en faisant des interventions publiques régulières, elle signera quatre autres romans et nombre de nouvelles avant d'être reçue à l'Académie des lettres du Québec en 2007. Et pourtant, Montréalaise d'origine, cette écrivaine au talent immense habite New York depuis 1979. C'est là une donne aussi curieuse que déterminante, l'auteure reconnaissant ouvertement l'influence exercée par sa ville d'adoption sur son parcours artistique.

Si la relation ambivalente que Madeleine Monette entretient avec la métropole new-yorkaise, où elle vit en anglais et écrit en français, a toujours influé sur son écriture, elle fonde en clair la profonde résonance poétique de *Ciel à outrances*. À vrai dire, en transformant la catastrophe du 11 septembre en prisme à travers lequel sont explorées les dévastations de l'époque contemporaine, la poésie prend ici un aspect

essentiellement fraternel, pour reprendre une idée chère à Paul Éluard (*L'évidence poétique*, 1937), en ce sens qu'elle dépasse "l'horizon d'un homme" pour rejoindre "l'horizon de tous" (1947). La fraternité se dégageant de *Ciel à outrances* participe en grande partie de sa fine structure, qui, telle une symphonie, se laisse diviser en quatre mouvements se répondant en échos.

En tête vient le poème "Le lait du ciel", qui compose à lui seul le premier mouvement du recueil. D'emblée, le sujet poétique s'affirme sous la forme d'un "on" indéterminé et se montre apte, de ce fait, à être l'incarnation de tous. Aussi, sous "le lait du ciel", sommes-nous tous semblables et affligés du même malheur :

depuis, on se réveille affolé
 on se regarde
 soi-même sans plus savoir
 qui est là, ce qu'on a déserté

une vie, sa propre vie
 jamais habitée. (9)

Débouchant sur la non-coïncidence de soi à soi-même, le vide endémique évoqué dans ce passage s'avère d'autant plus stupéfiant qu'il n'a pas d'objet. Couplée à l'atemporalité – on est dans la période post-traumatique, mais on ne sait pas s'il est question d'un jour, d'une semaine, de mois, d'années – et à l'aspacialité, si j'ose dire – on pourrait être aussi bien à New York qu'à Bagdad, à Tripoli ou au Caire –, cette impossibilité de définir le vide dans son essence va de pair avec l'impossibilité de l'attribuer à un seul sujet.

De la généralité de la souffrance, on passe, dans le second mouvement de *Ciel à outrances*, à la particularité des impressions de ceux qui la ressentent à vif. Les poèmes deux à neuf du recueil portent ainsi sur le jour même du désastre, alors que le sujet poétique prête sa voix aux innombrables victimes, mortes et vivantes, du 11 septembre. Dans la cacophonie des paroles muselées et des regards médusés par les bruits du métal grinçant, les flammes ravageuses et la poussière envahissante, se profilent des vies prises au dépourvu par l'ineffable. Se dresse alors, un peu à la manière des "*Portraits of Grief*" publiés par le *New York Times* suivant l'effondrement des tours, une galerie de situations personnelles, dont la diversité reflète la texture cosmopolite et bigarrée de New York. D'un poème à l'autre, le lecteur se voit transporté de la marge à l'épicentre de la tragédie, prenant connaissance de *rapt*s affectifs scandés par des déchirements, des étouffements, des absences, qui s'imposent soudainement comme permanents.

Le dixième poème de *Ciel à outrances*, identifiable au troisième mouvement du recueil, en forme le centre névralgique. Unissant l'épars des poèmes qui le précèdent et l'unité de ceux qui le succèdent, le poème "Élan vital" porte sur les réactions des New-Yorkais et de tous ceux qui ont humé le "relent inhumain de pollution" (91) dû à la

catastrophe. Il est montré en somme comment l'acte de "marche[r] / avec les vivants" (95) et la "fidélité des lendemains" (93) triomphent, malgré tout, des "déchets de la terreur" (92). Or, pourrait-il en être autrement? Après tout, qui dit "élan vital" ne dit-il pas du même souffle, du moins si l'on se fie à Henri Bergson, "évolution créatrice" (1907)? Et celle-ci ne suppose-t-elle pas la capacité de résilience?

Le dernier mouvement sous-tendant la poésie de la fraternité que nous offre *Ciel à outrances* semble bien le suggérer. Formé des deux derniers poèmes du recueil, il superpose à l'aspect inchoatif des trois autres mouvements un aspect rétrospectif impliquant la décantation. À cet effet, le poème "Le ressac des sens" met en jeu une cartographie des sens en soubresaut, qui, en renvoyant à la cartographie des âmes en dérive tracée dans le premier poème, ranime la généralité du propos sur les désastres du monde. Toutefois, à la différence de la pensée indéterminée et diffuse de l'*incipit*, c'est la pensée critique qui se fraie maintenant un chemin, faisant le jour sur les affres de la médiatisation effrénée, sur la fragilité d'un consensus trop vite formé et sur l'emprise de la contemporanéité sur la réflexion éclairée. Une seule issue se présente dès lors pour démasquer les échafaudages de la réalité, à savoir la *poëisis* :

ah! l'intuition de se tourner
vers les mots, le cœur balisé
cassable entre les dents,
portes d'entrée du seul réel
qui tienne, qui se donne. (102)

Petit à petit, transparaissent de la sorte la quête de lucidité entamée par le sujet poétique de même que son désir de saisir l'insaisissable, de dire l'indicible. Mais n'est-ce pas là, très précisément, la tâche à laquelle on s'attèle en faisant face à des cataclysmes inimaginables comme celui du 11 septembre? Et il est évident que cette tâche ne saurait s'accomplir sans un appel aux vastes ressources du langage.

Lancé dès l'épigraphe de *Ciel à outrances* ("Pour tous ceux-là, se souvenir. Surtout imaginer"), cet appel traverse tout le recueil pour atteindre son apogée dans le poème qui le clôt. À preuve, l'anthropomorphisme acéré du "ciel" qui y trouve enfin son sens plein et son achèvement :

le lait du ciel a suri, bleu
lisse il a tourné, ses caillots
charbonneux font frémir
l'œil sur la langue
.....
chocs répercutés par-delà
le bleu à plus soif
ciel à outrances. (104)

Car, le matin fatidique du 11 septembre, ce qui est “tombé du ciel”, littéralement et figurativement, c’est un terrible fléau qui a désolé, outragé, toute l’humanité. Qui pis est, ce “ciel à outrances” ne cesse de hanter le monde, pouvant faire son apparition partout, et ce, *out of the blue*, justement. Voilà qui nécessite toujours et encore que la poésie vienne à la rescousse du sens.

On le voit, *Ciel à outrances* se présente non seulement comme un hommage aux victimes du 11 septembre et comme une méditation sur les conflits contemporains, les dévastations de notre époque, l’emprise du passé sur le présent et l’avenir, et la nécessité de l’art, mais aussi, et peut-être surtout, comme une invitation à la rencontre d’autrui dans l’imagination, là où s’activent compréhension et compassion.

Comment peut-on marteler du beau avec du laid? Comment peut-on entrevoir du bonheur dans les abysses du malheur? Il faut lire, selon moi, le premier recueil de poésie de Madeleine Monette pour y trouver des éléments de réponse.